

ABONNEMENTS
ANNONCES
S.A. B. Boulay-Pennecier - PARIS

SEINE & SEINE-À-OISE
Trois mois 5 fr. Six mois 10 fr. Un an 20 fr.

ETRANGER
Trois mois 6 fr. Six mois 12 fr. Un an 24 fr.

Le Matin

AGENCES A L'ETRANGER
LONDRES
100, Queen Victoria Street
BERLIN 112, Leipzigerstrasse
NEW-YORK 370, Nassau Street

AGENCE TELEGRAPHIQUE MATIN-PARIS
TELEPHONES PROVISOIRES
422-13 - 422-29

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

SEUL JOURNAL FRANÇAIS RELIANT PAR SES FILS SPECIAUX LES QUATRE PREMIERES CAPITALES DU GLOBE

Jules MADELINE, Président

Comment ON INVENTE

Le travail de l'inconscient

Il y a quelques mois, j'ai dû faire une conférence à l'Institut général psychologique, et j'avais pris pour sujet l'« invention mathématique ». Je n'avais eu qu'à faire appel à mes souvenirs personnels et à me rappeler les circonstances dans lesquelles j'avais découvert mes principaux résultats. Ces circonstances étaient presque toujours les mêmes : préoccupé d'un problème, je m'asseyais à ma table de travail, je m'engageais successivement dans mille voies diverses, j'obtiens tardais pas à être arrêté par quelque obstacle, je cherchais beaucoup et je ne trouvais rien du tout. Dégoûté de mon insuccès, j'abandonnais la question et je n'y pensais plus pendant plusieurs jours. Et tout à coup, en promenant, en voyageant alors que quelques instants auparavant mon attention était distraite par de tout autres objets, une idée se présentait à mon esprit, ou plutôt, je me sentais que je n'avais jamais songé de moi-même à rapprocher, et dont le choc produisait la lumière. J'avais ma solution, je n'avais plus qu'à l'écrire. Du dit que Newton, quand on lui demandait comment il était arrivé à ses découvertes, avait coutume de répondre : « En y pensant toujours ». Eh bien ! c'est un très mauvais système. Je suis persuadé que Newton ne l'a pas appliqué à la lettre. Il faut y penser souvent, parce que si on n'avait pas pensé les idées ne viendraient pas. Il ne faut pas y penser toujours, parce qu'elles ne viendraient que quand on n'y pensera plus.

Il semble qu'on bénéficie d'une sorte de travail inconscient qui s'est fait dans notre cerveau sans que nous le sachions pendant la période de rapport apparent, qu'est-ce donc que ce moi inconscient qui travaille ainsi pour nous, qui trouve la solution pendant que nous dormons et qui vient nous la souffler à notre réveil ? N'est-ce que le mécanisme automatique de nos cellules cérébrales ? ou bien y a-t-il la quelque chose de plus mystérieux encore ? Les gens positifs, dont je suis, penchent vers la première solution, mais, tout le monde ne pense pas ainsi, pour certains hommes de grande valeur, et par exemple pour William James, le célèbre professeur de Boston, l'auteur de l'« *Expérience religieuse* » et de nombreux travaux psychologiques, ce moi inconscient nous met en communication avec je ne sais quel monde obscur des esprits. En d'autres termes, il croit aux Muses, des poètes eux-mêmes ne parlent que par métaphore.

CASTRO tombé

Le Venezuela heureux

L'agence Havas nous a communiqué hier soir la note suivante :

Un certain nombre de journaux ont allégué que M. André Fallières, avocat à la cour d'appel, aurait tué un de ses confrères au cours de relations qu'il aurait eues avec la femme de ce dernier.

Cette nouvelle imputation n'a pas besoin d'être démentie, mais pour couper court à tout commémoratoire, nous sommes autorisés à affirmer de la façon la plus catégorique que le fils du président de la République ne connaît pas la dame dont il s'agit, qu'il ne l'a vue ni rencontrée, ni même avec une quelconque des personnes qui se trouvent dans la profession d'avocat.

Nous n'avons pas attendu le démenti officiel pour établir, avec des preuves et des témoignages d'une concordance absolue, que la mort de M. Astresse était due à un suicide et non à un meurtre.

Cette simple constatation suffisait à écarter la possibilité d'un assassinat, et mettait par conséquent hors de cause M. André Fallières.

Mais le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Et quelque étrange que cela puisse paraître, il s'est agité dans les allégations, tout au moins inexécutes, de certains journaux, une sorte de réalité.

Cette réalité n'est autre que la ressemblance, fortuite, entre le fils du président de la République et un ami de la famille Astresse. Qu'on le veuille ou non, il existe entre ces deux personnalités une similitude telle que, de bonne foi, on a pu les confondre.



LE BAILLI DU PALAIS DU PÉROU
M. CASTRO

Incidents à la Guyane

Des élections complémentaires pour le conseil général ont eu lieu à la Guyane, le mois dernier. Il s'y est passé ceci de fort important que la majorité qui détenait le pouvoir s'est trouvée changée. Au parti Ursleur a succédé le parti Ronjon. Il y est passé ceci de fort remarquable que des électeurs ont eu des idées bizarres, que des candidats, même ceux de leur parti, ont été échangés, et que s'il n'y a pas eu mort d'homme, il s'en est fallu de peu. D'une balle de revolver, le docteur Henry — du parti Ursleur — a grièvement blessé un partisan de M. Ronjon.

C'est en moins grave que s'est passé à la Martinique, lors des dernières élections municipales, où, en pleine mairie, M. Siger fut tué.

Le parti Ursleur manifeste un vif mécontentement d'avoir perdu le pouvoir. De son côté, il rend responsable le nouveau gouverneur, M. Rodier, qu'il accuse d'avoir exercé une pression sur les électeurs.

Le parti Ronjon, au contraire, rend hommage à l'administration du chef de la colonie, qui, pendant les élections, a fait preuve d'une absolue correction.

En ouvrant la session du conseil général le 1^{er} décembre, M. Rodier a souhaité la bienvenue aux nouveaux élus en des termes qui ne déguisaient pas sa sympathie pour le parti arrivé au pouvoir. Il a fait également un exposé de la situation financière de la Guyane, situation très compromise, à laquelle il a proposé trois remèdes : travailler au travail de la terre, favoriser l'immigration, réaliser des économies sur les dépenses de fonctionnement.

Sur ce dernier point, M. Rodier a mis son programme à exécution. Bon nombre de fonctionnaires ont vu leur pension de retraite diminuée.

— Economie utile, assure le parti Ronjon.

— Trêve de fonctionnaires pour assurer le succès des candidats chers au gouverneur, riposte le parti Ursleur.

— Où est la vérité ?



LE BAILLI DU PALAIS DU PÉROU
M. CASTRO

Qu'est devenue l'ancienne affection du président Castro et du général Gomez, dont la photographie que voici donne un si touchant témoignage ?

La peine de Castro est-il débarqué en Europe que M. Gomez le débarque au Venezuela ?

Les amis de Castro, accusés d'avoir conspiré contre Gomez, sont arrêtés. La politique de Castro, en litige avec les Etats-Unis, est mise ouverte avec la Hollande, en hostilité avec tous les pays civilisés, est abandonnée.

Le ministre de l'intérieur du nouveau président adresse aux gouverneurs des différents Etats du Venezuela une proclamation où il parle de rétablir le crédit du pays et de laisser aux Etats une certaine autonomie financière, de faire des réformes ouvrières et de renouer avec toutes les nations des relations franches et amicales.

Aussitôt la démonstration conclue, la Hollande s'arrête, les Etats-Unis adressent au nouveau président un négociateur, de son côté, le gouvernement vénézien envoie à Paris l'ancien ministre des affaires étrangères, M. Paul, afin de rétablir les rapports avec la France.

Castro parti, la paix entre au Venezuela.

Le Mousse est-il mort du choléra ?

Lorient, 23 décembre. — Dépeche particulière du « Matin ». — Dimanche arrivait à Locmariaquer la goélette *Dacquoise*, patron Le Brozec, à bord de laquelle, soudain, le mousse Perrin, âgé de quinze ans, tomba malade. Le jeune homme fut conduit à l'hôpital d'Auray, où il succomba presque aussitôt.

On croit à un cas de choléra. Toutes les autorités médicales se sont rendues à Auray et à Locmariaquer, pour aviser aux mesures nécessaires.

La *Dacquoise* est partie pour Saint-Nazaire, où elle sera tenue en observation.

PROPOS D'UN PARISIEN

Dans les *Nouvelles d'il y a cent ans*, publiées par un de nos confrères, je lis ceci : « 23 décembre 1608. On mande de Venise. — M. Teotchi, président du Sénat ionien, a proposé un prix de 600 francs pour celui qui résoudrait le mieux le problème suivant : Pourquoi les habitants des îles Ioniennes, quoique doués de talents et de force d'esprit, s'occupent-ils d'objets vains et frivoles, et négligent-ils les choses les plus importantes et les plus utiles à leur bien-être ? Quels sont les moyens de tourner leur esprit et leurs intérêts vers le but qui leur convient davantage ? »

Je ne sais ce qu'il est advenu de ce concours. Un philosophe, un sociologue, a-t-il indiqué, moyennant 600 francs, le moyen de transformer en bons pratiques les frivoles Ioniens ? Je l'ignore. Et n'ayant jamais eu, à mon grand regret, l'occasion d'aborder à ces rivages heureux, je ne sais si la vie moderne, rendue plus sérieuse les habitants d'Ithaque et de Cythère.

Mais ne pensez-vous pas que nous sommes tous quelque peu Ioniens ? Nous aussi, nous avons été doués par les dieux de talents et de force d'esprit et, comme les habitants des îles fortunées que baigne la mer bleue, on naquit à Venise, nous ne nous occupons que d'objets vains et frivoles, nous négligeons les choses les plus importantes et les plus utiles à notre bien-être.

Dites à ce monsieur que, l'an prochain, le plaisir d'être gouverné nous coûtera quatre milliards. Il vous répondra : « A nous nous Chantecler cet hiver ? » à moins qu'il ne se mette à fredonner. Elle était soignée. Allez vers cet autre monsieur qui l'air grave comme un pape et apprend lui que la France dépeuple aura perdu dans quinze ans, trente-huit régiments, il haussera les épaules et vous demandera d'un air égrillard :

— Dites donc, il devait s'en passer de belles au Vert-Logis... Avez-vous de nouvelles détails ?

— Ionien, ah ! certes, nous le sommes et je ne pense pas que, même pour 600 francs, on nous procure le vrai moyen de devenir plus sérieux. Mais nous aurons tort de nous arracher les cheveux — je parle pour ceux qui en ont encore — le bon Teotchi exagère sans doute les défauts des habitants des îles Ioniennes, car c'est dans l'une d'elles que naquit le sage Ulysse.

CLÉMENT VAUREL.

LE SOSIE

Comment on a pu, à propos d'un suicide, prononcer le nom de M. André Fallières

Nous connaissons le nom de l'AUTRE. Il ne nous appartient pas de le faire connaître. M. X... n'est pour rien dans la tragédie de M. Astresse ; qui s'est tiré une balle de revolver dans la bouche, pour des raisons d'ordre tout intime. L'amitié qu'il conserve, malgré tout, à la veuve de son ami est d'une nature généreuse. Mais sosie — puisque sosie il y a — doit méditer aujourd'hui sur le danger d'être le sosie d'un grand homme. Ce n'est pas un bienfait d'un grand homme. Le Masque de Fer, dont le seul tort fut de ressembler à Louis XIV, en a déjà su quelque chose.

Nous n'avons pas attendu le démenti officiel pour établir, avec des preuves et des témoignages d'une concordance absolue, que la mort de M. Astresse était due à un suicide et non à un meurtre.

Cette simple constatation suffisait à écarter la possibilité d'un assassinat, et mettait par conséquent hors de cause M. André Fallières.

Mais le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Et quelque étrange que cela puisse paraître, il s'est agité dans les allégations, tout au moins inexécutes, de certains journaux, une sorte de réalité.

Cette réalité n'est autre que la ressemblance, fortuite, entre le fils du président de la République et un ami de la famille Astresse. Qu'on le veuille ou non, il existe entre ces deux personnalités une similitude telle que, de bonne foi, on a pu les confondre.

LES MOUCHES

donnent la fièvre typhoïde

La malice des mouches excède toute mesure. Que ces insectes délégués excellent à laisser la patience des gens les plus calmes par leurs importunités fatigantes et leur familiarité fâcheuse, on le savait. Et c'était assez pour les détester franchement. Mais voici qu'un savant s'avise de démontrer que ces misérables bestioles sont très capables de véhiculer la fièvre typhoïde. Et c'est véritablement excessif.

Depuis que l'on sait que le microbe de la fièvre typhoïde, le bacille d'Eberth, habite volontiers les eaux, on s'était flatté de supprimer les épidémies en assurant aux grandes agglomérations des eaux parfaitement potables.

Cependant, maintes fois, les médecins surpris voyaient des attitudes de la terrible maladie se déclarer inopinément, sans qu'ils pussent, de façon précise, en déterminer l'origine.

Un médecin militaire anglais, M. Odium, eut l'idée d'incriminer les mouches. Et il est parvenu en effet à démontrer suffisamment leur culpabilité. Car M. Odium remarqua, dans les mois de septembre et d'octobre derniers, qu'une épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait dans un régiment de hibernais ne cessa que lorsqu'on entreprit d'exterminer les mouches. Le major Odium a pu isoler le bacille d'Eberth dans l'intestin des insectes suspects. Il est d'avis que la mouche infectée, après s'être abimée dans les urines, se laisse tomber dans les aliments absorbés sur les aliments et propage ainsi la maladie.

Voici donc bien établie la réputation de ces détestables petites bêtes. Détruisez les mouches !

L'AFFAIRE STEINHEIL

Avant la reconstitution du crime



Photographies prises de l'état où on a trouvé les cadavres de Mme Japy et de M. Steinheil

La reconstitution du crime de l'impasse Ronsin va être inopinément effectuée. Hier, M. André a procédé, sur les lieux, à des constatations dans le but de préparer cette opération judiciaire. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de publier, à cette occasion, deux photographies complètement inédites, qui représentent les cadavres des deux victimes dans l'état où ils se trouvaient au moment des premières constatations judiciaires.

M. André s'est donc rendu hier matin, des huit heures, à la villa Steinheil. Il était accompagné de M. Grandjean, substitut du docteur Balthazard et de MM. Hamard, Jouin et Delal, ces deux derniers respectivement secrétaire et inspecteur principal de la Sûreté.

Le juge d'instruction a procédé à une sorte de rébellion générale de la reconstitution, tandis que le docteur Balthazard relevait certaines marques que l'on constate sur quelques meubles, et dont il serait intéressant de connaître la nature et l'origine exactes. Le docteur Balthazard avait également pour mission d'examiner des taches suspectes qui apparaissent encore sur les murs, sur le parquet, et notamment la tache d'encre dont il a été tant parlé.

On sait que, depuis la nuit du 30 au 31 mai, des modifications considérables ont été apportées, tant à l'aménagement des pièces qu'à leur distribution.

On conçoit donc que, dans ces conditions, la personne des magistrats se soit trouvée singulièrement compliquée. Il importait de donner, autant que possible, aux lieux l'aspect qu'ils présentaient au moment du crime. Aussi des meubles appartenant à M. riette Wolff et à M. et Mme Chabrier et qui avaient été démontés, ont été rapportés et remis aux places où ils occupaient naguère au premier étage de la maison.

Le décor est donc à peu de chose près, ce qu'il était au moment du drame.

Aussi M. André a-t-il pu travailler avec fruit et se faire une idée exacte de la façon dont auraient pu pénétrer dans la maison, puis gagner le premier étage, les malfaiteurs dont parle Mme Steinheil, avec l'obscuration que l'on voit, en outre, le jour de

LE RAPPORT OUBLIE

Le haut fonctionnaire de la préfecture de police que je rencontrai hier sur le boulevard de Paris avait la mine défaite, et, sous son épais sourcil, son œil brillait d'un éclat colérique.

— Toute la police, me dit-il, est déçue, détre, nous sommes la risée de l'Europe.

— Je n'en crois rien, lui répondis-je avec courtoisie. Vos agents, bien vêtus, alertes et courageux, se promènent à leur ordinaire dans les rues, ils vont tout, ils surveillent tout, il y a une demi-heure, un cheval s'est abattu dans le Faubourg-Montmartre. Aussitôt un agent s'est approché.

— Il s'est approché, interrompit brutalement le haut fonctionnaire. Il s'est approché, a sorti de sa poche un carnet, il y a inscrit le nom du cocher, son âge, le lieu de sa naissance, le numéro de la voiture, le domicile du loueur, l'heure à laquelle a été produit l'accident. Puis, il est rentré au poste, a rédigé un rapport, qu'il a remis au sous-brigadier, qui l'a soumis à l'officier de paix, qui l'a fait copier sur un registre, et la télégraphie au directeur de la police municipale, lequel en parlera au préfet de police.

Notre organisation, monsieur, est admirable. Qu'il vous prenne la fantaisie de fredonner une chanson gaillarde, par un nuit noire, Rapport. Que vous vous permettiez une halte prolongée devant une affiche, un minuit, en sortant du café, Rapport. Qu'une marchandise des quatre-saisons stationne dans un carrefour, Rapport. Qu'un cheval s'abatte dans son siège, pendant deux minutes, Rapport.

Le rapport, monsieur, domine et justifie toute l'existence de l'agent. C'est par le rapport que M. Lépine apprend, en moins d'un quart d'heure, qu'un cheval a jéglissé boulevard Montmartre, ou qu'une lampe à essence a fait explosion dans une chambre de bonne, rue Philippe-de-Girard. Ce rapport, que vous blaguez, parce que M. Anadol, France n'a pas coutume d'en réviser le style, veille à votre sécurité, empêche le scandale, et c'est le soutien de la société tout entière.

— Où qu'est-il arrivé ? poursuivait le haut fonctionnaire avec une fureur croissante. Un de vos agents, l'agent Ghiani, du 5^e arrondissement, a-t-il une fois dans sa vie, un spectacle intéressant. Il était entré dans la maison de l'impasse Ronsin, et s'était approché du lit où Mme Steinheil gisait, entravée par des cordes sans nombre. Il avait fait mille remarques importantes. Il est rentré au poste. Et que croyez-vous qu'il a fait, ou plutôt qu'il n'a pas fait ? Il a oublié son rapport, monsieur ! Un agent qui oublie son rapport ! C'est huit mois après qu'un journaliste a dû le mener lui-même au commissariat. C'est la fin de tout, il n'y a plus de hiérarchie. Il n'y a plus d'organisation. Il n'y a plus rien.

— Ceci, de je, montre bien comme les calculs humains sont misérables. Il suffit de l'imprudence d'un agent pour ruiner un système infaillible à l'heure même pour lequel il a été créé. Ainsi, Cromwell, si un grain de sable ne se fut mis dans son urètre.

L'agent Ghiani, n'a compris encore le haut fonctionnaire, ne pa sera jamais brigadier.

RENÉ BURRÉ.